

Conclusion de la journée
« Entre la fin de l'adolescence et l'âge adulte : des passages incertains »

Intervention de Jacqueline Dhéret, psychanalyste, cpct lyon

Un numéro du journal *Le Monde*, en date du 26 février dernier, se faisait l'écho d'une grande enquête qui a connu un succès inattendu, *Génération quoi ?*

143 questions ont été adressées aux 18-34 ans et 210 000 questionnaires remplis par les internautes, soit 21 millions de réponses. Nous sommes au cœur du thème choisi pour cette semaine d'information sur la santé mentale et d'un symptôme très contemporain, la sur-information impossible à gérer, dont ont su se saisir cependant les deux sociologues de la jeunesse, Cécile Van de Velde et Camille Peugny.

La moitié des répondants, soulignent ces chercheuses de l'EHESS et de l'Université Paris VIII, pensent ne pouvoir compter que sur eux-mêmes, bien que la plupart soient aidés matériellement par leurs parents, bien au-delà de leurs études. Une apparente contradiction qui vient souligner et l'individualisme contemporain, « faire seul », et le fait que la famille, plus que jamais, apparaisse comme un refuge. Une solidarité obligée, aussi souple que forte, intégrée par les générations dès lors que les contrats précaires sont, quel que soit le niveau d'études, la norme. C'est la grande surprise que nous avons eue au cpct lorsque nous avons considéré nos statistiques : 46% des personnes que nous avons accueillies l'an passé ont fréquenté l'Université.

Cette dépendance d'avec la famille interroge de prolonger une capture : c'est l'autre qui me donne une valeur, à partir du symbolique. A l'époque où le symbolique ne distribue plus les valeurs au-delà de l'enfant, de l'adolescent, c'est au jeune qu'il reviendrait de faire *encore* et jusqu'à 34 ans, la famille ? Comment dès lors pouvoir traiter, quand on est jeune et sans trop de dégâts, la question de l'être pour le sexe, laquelle se joue en dehors de la biologie et au-delà des identifications ?

L'idéalisation de la famille pèse sur les jeunes que nous recevons au cpct, y compris chez ceux, nombreux, qui s'adressent à nous et qui ont connu le pire. Pour ceux-là, très tôt, et du fait même des dispositifs, ce n'est pas « la famille pour tous » qui prévaut mais la culture du projet qui contraint, avec à l'horizon, la rupture pas toujours conventionnelle. Ne pouvoir compter que sur soi-même se décline de bien des façons !

La jeunesse est vagabonde disait Arthur Rimbaud. Certes. Mais nous pouvons considérer le nomadisme dont il a été question aujourd'hui comme une réponse du sujet aux portes fermées contre lesquelles il se heurte : « *Je me barre* » est la version auto du « *Casse-toi* », beaucoup entendu ces derniers temps, lequel suppose un Créon. Et ce d'autant plus que le maître contemporain susurre gentiment aux oreilles des jeunes : « Soyez mobiles, bougez vous : c'est bien mieux ailleurs ! ». Au cpct nous entendons surtout : « Si je n'y arrive pas, alors je me casse ». Oui, mais où ?

Quelle que soit l'époque, il revient à la jeunesse d'incarner le malaise, nous dirons la crise, dans la civilisation. A l'époque de la mondialisation, elle nous dit, selon l'expression de la philosophe Michela Marzano : « Nous sommes tous jetables ».

Il y a le miroir, le « tu es toi », qui capte ; il y la reconnaissance familiale qui évite, empêche parfois dans ce moment « de délicate transition » qu'est l'adolescence, la construction toujours singulière, hors norme de l'être sexué : les familles anaclitiques existent et la dépendance

obligée favorise ce versant. Et il y a le « c'est mieux ailleurs » qui cache un doute, une espérance, voire une errance profonde. Ces questions subjectives obéissent à un impératif très contemporain : « Reste ou pars ! ».

Rien à faire, l'enfant doit déchoir et décevoir. Alors seulement il peut faire symptôme et aller vers sa propre différence. C'est ce que Freud nous enseigne encore : dans la famille, nous construisons notre être de symptôme. Et c'est ce que la psychanalyse accueille au un par un, y compris lorsqu'elle dit « oui » à celle ou celui pour qui la famille n'a pu être un symptôme et qui se confond, de ce fait, avec l'enchaînement tragique des événements de sa vie.

La rencontre avec le consultant, avec le praticien du cpct traite ce point : le plus souvent, les jeunes que nous recevons, quel que soit leur niveau d'études, de formation, ne parviennent pas à soutenir une version singulière de ce qu'ils ont été dans le désir de l'Autre. Pour la plupart, ils ne peuvent s'appuyer sur l'inconscient qui permet de soutenir, grâce au fantasme, le rapport du sujet à sa réalité et à son désir. Alors ils s'égarer du côté des identifications imaginaires : « Suis-je homosexuel ou hétéro, bi ou transgenre ? » Ou bien ils se perdent dans les objets et P Pelège nous dit que c'est encore plus difficile pour les garçons. Je veux bien le croire car la clinique de la féminité s'accommode davantage de ce qui n'est pas « pour tous ». Les manœuvres y sont plus singulières. Mais nous savons aussi le déchaînement qui s'ensuit, lorsqu'une femme mise en position d'être toute mère ne trouve plus l'appui de la castration, chez son ou sa partenaire.

Restent les symptômes, les nominations qui ancrent, le petit bout de quelque chose qui va pouvoir accrocher la subjectivité et éloigner de l'agir.

La rencontre avec le praticien du cpct se présente comme un abri, une alternative à l'impitoyable susurrations du surmoi contemporain: « Alors, tu fais quoi ? Tu pars ou tu restes ? »

C'est moins la culpabilité que nous rencontrons au cpct, laquelle est toujours en relation avec le désir et l'interdit, que la honte : « Qui veut de moi ? Qui m'embauche ? »

Au cpct, on traite le lien du sujet à l'Autre et la parole adressée retient, jusqu'au « oui » conclusif et précaire, accueilli dès lors qu'il fait ponctuation.

« Mais oui, vous pouvez vouloir... Mais oui : vous pouvez ne pas vous confondre avec votre histoire, c'est à dire avec votre dossier. Il fait de vous une pure figure sacrificielle du destin. »

Il y a l'enchaînement logique des événements, ce que chacun de nous a été dans le désir de l'Autre et des siens. Et il y a le « Tu peux savoir » que soutient la psychanalyse : vient s'y loger la question de la subjectivité, de la singularité absolue, laquelle éloigne de la pulsion de mort, toujours à l'œuvre. C'est compliqué la vie et ce ne sont pas les mots d'ordre et les protocoles qui vont nous dire comment faire avec ça ! Si nous avons un devoir, à plusieurs, il est là : en soutenir la complexité.